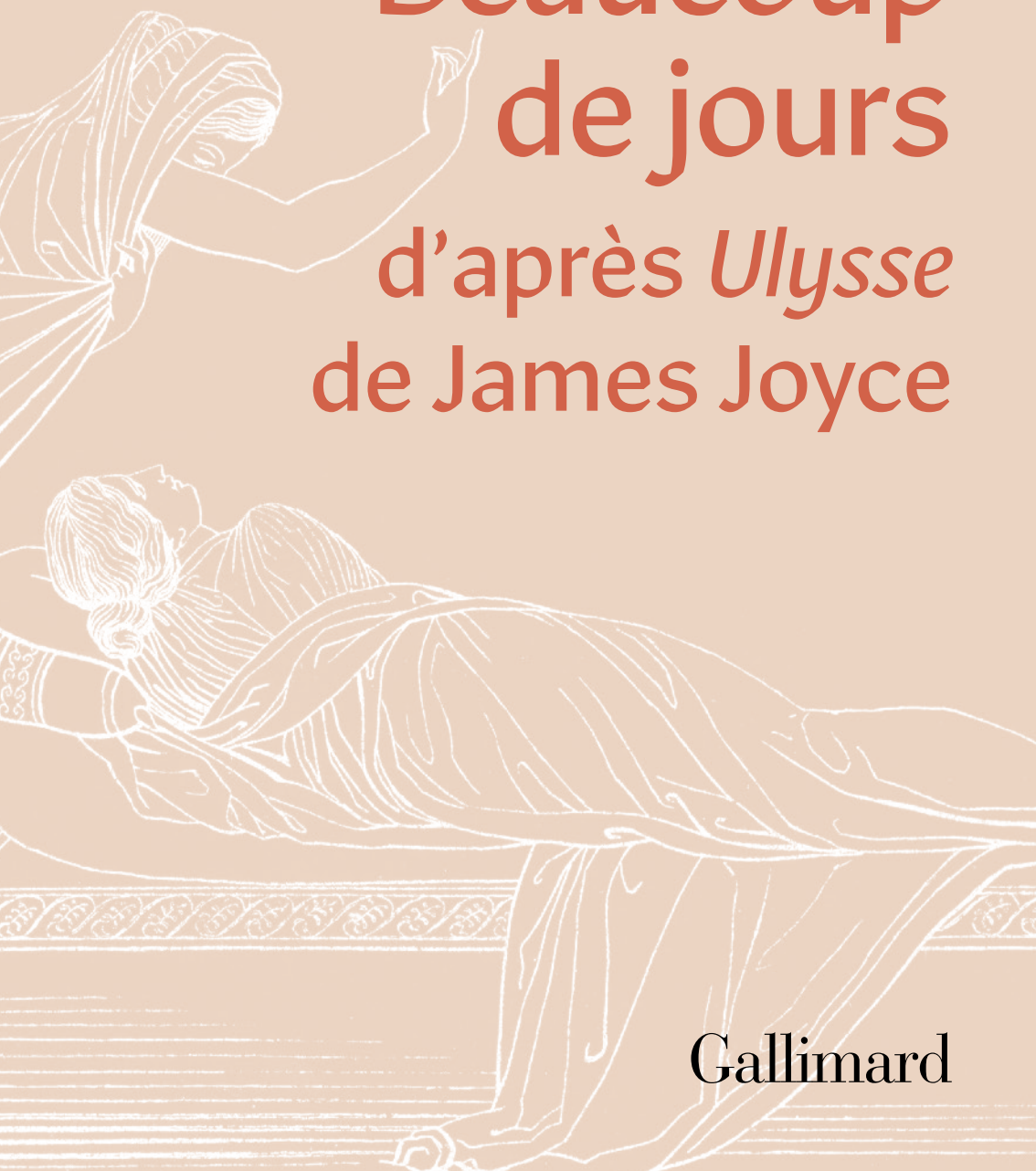


PHILIPPE FOREST

Beaucoup
de jours
d'après *Ulysse*
de James Joyce



Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

- L'ENFANT ÉTERNEL, coll. « L'Infini », 1997. Prix Femina du premier roman (Folio n° 3115).
TOUTE LA NUIT, coll. « Blanche », 1999. Prix Grinzane-Cavour 2007.
SARINAGARA, coll. « Blanche », 2004. Prix Décembre (Folio n° 4361).
LE NOUVEL AMOUR, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4829).
LE SIÈCLE DES NUAGES, coll. « Blanche », 2010. Grand Prix littéraire de l'Aéro-Club de France,
Grand Prix littéraire de l'Académie de Bretagne et des Pays de la Loire (Folio n° 5364).
LE CHAT DE SCHRÖDINGER, coll. « Blanche », 2013 (Folio n° 5851).
CRUE, coll. « Blanche », 2016. Prix de la Langue française, prix Franz-Hessel (Folio n° 6404).
L'OUBLI, coll. « Blanche », 2018 (Folio n° 6682).
JE RESTE ROI DE MES CHAGRINS, coll. « Blanche », 2019.
PI YING XI. THÉÂTRE D'OMBRES, coll. « Blanche », 2022.

Essais

- RAYMOND HAINS, UNS ROMANS, coll. « Art et Artistes », 2004.
TOUS LES ENFANTS SAUF UN, coll. « Blanche », 2007 (Folio n° 4775).
ARAKI ENFIN, L'HOMME QUI NE VÉCUT QUE POUR AIMER, coll. « Art et Artistes », 2008.
ARAGON, coll. « NRF Biographies », 2015. Prix Lire de la meilleure biographie, prix François-Billetedoux, Goncourt de la biographie de l'Académie française.
ÉLOGE DE L'APLOMB ET AUTRES TEXTES SUR L'ART ET LA PEINTURE, coll. « Art et Artistes », 2020.
NAPOLÉON. LA FIN ET LE COMMENCEMENT, coll. « L'esprit de la cité », 2020.
L'UNIVERSITÉ EN PREMIÈRE LIGNE. À L'HEURE DE LA DICTATURE NUMÉRIQUE, coll. « Tracts », 2020.

Aux Éditions nouvelles Cécile Defaut

- LA BEAUTÉ DU CONTRESENS ET AUTRES ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE JAPONAISE, Allaphbed 1, 2005.
DE TEL QUEL À L'INFINI, NOUVEAUX ESSAIS, Allaphbed 2, 2006.
LE ROMAN, LE RÉEL ET AUTRES ESSAIS, Allaphbed 3, 2007.
HAIKUS, ETC. *suivi de* 43 SECONDES, Allaphbed 4, 2008.

Suite des œuvres de Philippe Forest en fin de volume

BEAUCOUP DE JOURS

PHILIPPE FOREST

BEAUCOUP
DE JOURS

d'après *Ulysse* de James Joyce

nrf

GALLIMARD

Une première version de cet ouvrage
a paru aux Éditions nouvelles Cécile Default en 2011.

© *Éditions Gallimard, 2021.*

« Et si vous avez vescu un jour, vous avez tout veu :
un jour est égal à tous les jours.
Il n'y a point d'autre lumiere, ny d'autre nuict. »

MONTAIGNE

Ulysse a cent ans

Pour Cécile

Ulysse, l'Ulysse de Joyce a cent ans. Le roman a paru à Paris le 2 février 1922 – date symboliquement choisie par l'auteur car elle était aussi celle de son quarantième anniversaire. Au jour où j'écris, j'ignore tout à fait de quelle manière et dans quelles proportions l'événement sera prochainement célébré – et particulièrement dans la ville où autrefois ce livre vit le jour. Il m'arrive même de me demander si, perdu parmi toutes les commémorations que multiplie désormais la manie mémorielle, un semblable centenaire n'y passera pas plutôt inaperçu. Peu importe d'ailleurs : la grandeur d'un roman ne se mesure jamais à l'hommage officiel qu'on lui rend.

Bien sûr, on s'accorde en général pour saluer dans Ulysse l'un des monuments de la littérature mondiale. L'idée a pris depuis longtemps valeur de lieu commun, qui consiste à dire qu'avec Proust et au même moment que lui, Joyce invente le roman moderne. Ainsi le veut la légende à l'intérieur de laquelle Ulysse, au même titre qu'À la recherche du temps perdu, conserve la place la plus éminente. On lit toujours Joyce sans doute, on l'invoque parfois, on l'étudie certainement. Son œuvre donnerait, affirmait-il, du travail à l'université pour des siècles : à en juger par ce qui se pense et se passe sur les campus de la planète, c'est en cours ! Mais, en la matière, l'Académie ne

dispose — et c'est heureux — d'aucun monopole : car ce n'est pas seulement en son sein que se recrutent les vrais lecteurs d'Ulysse.

Pourtant, en France en tout cas — pays qu'en authentique Européen l'écrivain irlandais avait choisi, avec l'Italie et la Suisse, pour y vivre et pour y écrire —, Joyce, si désolant que cela soit, compte maintenant, je crois, moins d'admirateurs que de détracteurs. Au petit jeu, d'après moi assez stupide, qui consiste à demander régulièrement à des écrivains d'aujourd'hui de désigner le livre qui constitue selon eux le faux chef-d'œuvre par excellence, deux fois sur trois, c'est Ulysse qui gagne — ou qui perd. Au près de ceux qui ne l'ont jamais lu, le roman passe pour inutilement compliqué, gratuitement hermétique, fastidieusement cérébral. Il ne devrait la réputation dont il jouit qu'à la complaisante crédulité d'une pitoyable poignée d'amateurs attardés. La cause paraît ainsi entendue.

Pour ma part, je prends ici le pari qu'il est possible de prouver le contraire et de démontrer, de la façon la plus directe et la plus simple qui soit, qu'Ulysse, en dépit de sa difficulté très relative, est un roman éminemment lisible dont personne ne devrait se priver, un grand roman d'amour, qui parle de la vie, de la mort, du temps qui passe et de ce qui lui survit, de cette part de désir et de deuil que toute existence comporte et qui, seule, nous fait authentiquement humains. Pour s'en apercevoir, il suffirait, il suffit de lire. Et c'est beaucoup moins sorcier qu'on ne le prétend le plus souvent...

Étrangement, il se trouve peu de livres, peu de livres récents en tout cas, pour ne pas dire aucun, qui, consacrés à Ulysse, soient là afin d'aider le lecteur français curieux de ce qu'un tel ouvrage aurait à lui offrir. À part, bien sûr, dans la « Bibliothèque de la Pléiade », la monumentale édition du roman dont Jacques Aubert — récemment disparu, qui avait eu l'amabilité de me lire et auquel je rends ici bien volontiers hommage — fut le maître d'œuvre. Autrefois, il en

allait autrement. Joyce importait de manière essentielle aux yeux d'un certain nombre de grands auteurs français dans les textes desquels de jeunes lecteurs – j'étais l'un d'eux – l'ont découvert et ont appris à le prendre au sérieux. Je pense, pour les nommer, à Michel Butor, à Hélène Cixous, à Philippe Sollers ou à Jacques Lacan. Mais la donne depuis a tristement changé. C'est pourquoi il ne m'a pas semblé inutile d'apporter ma modeste pierre à un édifice à la construction duquel plus personne ne semble vraiment pressé de contribuer désormais. Je me suis dévoué ! Mais je l'ai fait moins par sens du devoir que par souci de mon propre plaisir.

Beaucoup de jours a paru il y a dix ans. C'était aux Éditions Cécile Defaut. Longtemps, j'y ai publié la plupart de mes essais – et particulièrement dans une série, « Allaphbed », dont le titre était tiré de Finnegans Wake. De la maison qu'elle avait fondée, en dépit du soutien que lui ont apporté ses auteurs, sa directrice a été injustement évincée par le groupe éditorial qui en avait pris possession et qui, sans elle, a ensuite été contraint de procéder à sa liquidation. Mon livre, en conséquence, et parce que j'avais voulu qu'il soit retiré de la vente dans de telles circonstances, avec tous les autres, se trouvait depuis indisponible. J'avais à cœur qu'il soit cependant présent en librairie pour les cent ans d'Ulysse. C'est chose faite grâce aux Éditions Gallimard, dans le catalogue desquelles il rejoint – et j'en suis honoré – les œuvres de l'auteur qui l'inspira. Je veux croire qu'il s'agit là d'un signe et que, avec la maison d'édition où ils parurent d'abord, les autres livres publiés par Cécile Defaut, à la suite du mien, reviendront prochainement à la vie.

Beaucoup de jours figurait dans une collection intitulée « Le Livre / La Vie » qui a compté une demi-douzaine de volumes. Elle était dirigée par Isabelle Grell, qui en avait eu l'idée elle-même inspirée d'une remarque de Roland Barthes. Sans donner suite à son projet, l'auteur de Fragments d'un discours amoureux et de La Chambre

claire imagina consacrer toute une année de son existence à tenir le journal de sa relecture d'un grand classique de la littérature. Sur un tel principe et selon un pareil protocole, comme l'avait voulu Isabelle Grell, il s'agissait de demander à quelques écrivains de revisiter à leur manière et selon leur fantaisie l'ouvrage de leur choix. J'ai jeté mon dévolu sur Ulysse. Je ne prétends pas sérieusement au titre – dont je n'aurais que faire – de spécialiste de Joyce. Pour connaître tout ce qui s'écrit sur lui, plusieurs vies ne seraient pas assez. Mais la collection pour laquelle mon livre a été conçu visait autre chose que la production d'un ouvrage érudit de plus et destiné aux seuls savants.

Beaucoup de jours, on le verra, se présente comme un guide et se propose d'accompagner le lecteur de bonne volonté désireux de s'aventurer dans ce labyrinthe que compose Ulysse, et où il s'agit, à la fois et tour à tour, de perdre et de retrouver son chemin. Une sorte d'Ulysse pour les nuls, si l'on veut ! Présenter comme plus simple qu'il n'y paraît un ouvrage qui passe pour plus compliqué qu'il ne l'est – mais aussi le contraire quand il le faut – constitue, j'en suis convaincu, la mission essentielle du critique. J'essaie donc d'expliquer Ulysse. Mais je le fais d'une manière qui soit conforme à l'esprit de la collection dans laquelle Beaucoup de jours a d'abord paru. Je propose du livre de Joyce une lecture à la première personne du singulier. Chaque chapitre de l'essai correspond à l'un des chapitres du roman dont il fournit le commentaire mais auquel il ajoute, sur le mode de la confidence, de la rêverie voire de la divagation, les remarques qu'Ulysse suscite à mesure chez celui qui le lit. La présentation du livre de Joyce se double donc d'une sorte de récit subjectif dans lequel le lecteur que cela intéresse retrouvera l'écho de mes propres livres, essais ou romans. À ce propos, je donne quelques éclaircissements dans la note avec laquelle se conclut mon ouvrage.

Beaucoup de jours ont passé depuis la parution d'Ulysse. Et pas mal aussi depuis qu'a paru Beaucoup de jours. Lorsque l'occasion

m'en a été offerte, ou bien quand je l'ai moi-même suscitée, ces dix dernières années, il m'est arrivé encore de parler de Joyce et d'écrire sur lui. Le livre que je lui ai consacré, parfois, a pris sa place dans la matière de mes romans les plus récents : du Chat de Schrödinger à Je reste roi de mes chagrins. J'en ai un peu repris la manière dans les essais qui font aussi leur part à la fiction et où j'ai évoqué Aragon et Rimbaud, Rubens ou Napoléon. On n'en a jamais fini. Il faudrait à chaque moment tout reprendre. D'ailleurs, c'est ce que je fais.

Une vie, c'est beaucoup de jours. Avec chacun recommencent tous les autres. Montaigne, dans une phrase de ses Essais, le faisait remarquer. Joyce le dit à propos de Shakespeare. Cela vaut aussi pour lui. Et pas moins pour chacun d'entre nous. Un grand roman lie toujours ce qui se lit à ce qui se vit. Dans le labyrinthe du monde que réfléchit celui du livre – l'inverse aussi –, l'errance enchantée qui nous fait passer parmi des monstres et des merveilles ne connaît jamais de terme et, à chaque détour, à chaque carrefour, afin de la réinventer toujours, c'est notre propre histoire que nous retrouvons sans trêve.

Mai 2021

PROLOGUE

I

« Une vie, écrit Joyce, c'est beaucoup de jours, jour après jour (*many days, day after day*). Nous marchons à travers nous-mêmes (*we walk through ourselves*), rencontrant des voleurs, des spectres, des géants, des vieillards, des jeunes gens, des épouses, des veuves, et de vilains-beaux-frères. Mais toujours nous rencontrant nous-mêmes (*but always meeting ourselves*). »

Beaucoup de jours, dit Joyce.

Combien de jours ?

Chacun « lisant au livre de lui-même (*reading the book of himself*) ».

Passant parmi ce livre, tournant ses pages, page après page, lisant toutes sortes d'histoires, comme si elles appartenaient à d'autres, voleurs, spectres, géants, vieillards ou bien jeunes gens. Et puis : y retrouvant toujours la sienne.

Une journée qui compte pour toutes celles du calendrier : le 16 juin 1904. Un lieu qui vaut pour tous les lieux de la terre : Dublin. Une histoire qui comprend l'ensemble des fictions qui furent ou qui seront racontées : l'*Odyssée* d'Homère. Un héros qui est tout le monde puisque son nom est : Personne.

Le protocole de l'expérience repose, on le voit, sur le principe le plus simple qui soit. La preuve : celui-ci se laisse résumer en quatre phrases.

C'est fait ! comme on lit chez Lautréamont.

De ce principe se déduit néanmoins un livre que l'on présente comme l'un des plus compliqués de la littérature universelle. Et, sans être faux, c'est sans doute trop vite dit. Comme le fait remarquer l'un de ses meilleurs lecteurs (Richard Ellmann), il vaudrait mieux écrire : « *the most difficult of entertaining novels, and the most entertaining of difficult ones* ».

Difficile divertissement, divertissante difficulté.

Un jour, une ville, une histoire, un héros : Personne vit les aventures de tout le monde en un lieu qui se situe nulle part comme il pourrait se trouver n'importe où, au cours de quelques heures aussi longues qu'un siècle et brèves autant qu'un instant.

Quand ?

Le 16 juin 1904.

Parce que ce jour-là fut celui où un jeune homme, nommé James Joyce, il est alors âgé de vingt-deux ans, obtient un premier rendez-vous amoureux de celle dont il a fait la connaissance peu de temps auparavant, et qui deviendra vite, peut-être le jour même, sa maîtresse, encore qu'il faille s'entendre techniquement sur la signification d'un tel terme, et puis, bien des années plus tard, son épouse, Nora Barnacle.

Jour ensoleillé et venteux, il y eut quatre heures de soleil et la nuit fut limpide, note le biographe de Joyce, celui-ci (encore Ellmann) poussant visiblement le scrupule jusqu'à aller consulter le bulletin météorologique d'alors dans les archives d'antan.

Et même si, de cet événement, le roman ne dit rien. Le taisant tout à fait. Racontant tout, en un sens, à l'exception de ce seul fait : sur des centaines de pages, la chronique hyperbolique d'anecdotes inventées se déroulant tandis que, indifférents à toutes celles-ci, un homme et une femme, tout à l'émerveillement de leur histoire qui commence, font quelques pas du côté de Ringsend.

Où ?

À Dublin, capitale de l'Irlande, si l'on veut. Sauf qu'à l'époque en question l'Irlande n'existe plus. Ou bien : n'existe pas encore. Sinon à la manière d'une province soumise à la domination d'une puissance étrangère.

C'est la ville de Joyce. Il y est né en 1882. Les déménagements successifs de sa famille, les avatars de sa vie ne l'en ont jamais éloigné de plus de quelques petites dizaines de kilomètres, jusqu'à ce qu'il prenne le parti de l'exil, partant pour Paris, puis pour Trieste, disant enfin son adieu pour de bon à l'Irlande, il a trente ans, mais

ayant choisi de faire de cette cité le décor pour ainsi dire exclusif de tous ses livres. Celui d'*Ulysse*, dont l'action se déroule dans ce périmètre très circonscrit de quartiers longeant la Liffey, rivière coulant vers l'est, se jetant dans la baie, avec sur la périphérie, un peu au sud, Sandymount et sa plage.

Un lieu bien réel, dont Joyce se vantait, si la ville venait à être détruite, qu'on pourrait le reconstituer, pierre par pierre, à l'aide de son livre : « Détruisez ce sanctuaire et en trois jours je le relèverai. » Un symbole aussi, celui de la paralysie, qui immobilise toute communauté et afflige toute existence. Installée en un théâtre de la plus excentrique des provinces civilisées de l'Europe, la scène suffisante, aussi bien que n'importe quelle autre, pour qu'y soit représentée l'éternelle comédie de la vie.

Quoi?

En trois actes, et dix-huit scènes – entendez : parties et chapitres –, une histoire qui les comprenne toutes et fasse tenir la foule des fables qui font n'importe quelle existence dans le volume des quelque sept cent cinquante pages que compte le roman – sept cent quarante et une, très précisément, dans son édition originale. La naissance (depuis l'accouchement du quatorzième chapitre) et la mort (jusqu'à la mise au tombeau du sixième). Et puis tout ce qui est susceptible de se passer entre l'un et l'autre de ces deux événements : les aventures des corps et des âmes qui vaquent à leurs affaires et qui divaguent, faisant l'épreuve répétée de toutes les petites et grandes passions que présente la panoplie humaine.

Avec *Ulysse*, Joyce invente le roman moderne, affirme-t-on toujours. Il faudrait dire plutôt qu'il le révolutionne, qu'il fait faire un

tour sur elle-même à toute littérature, la reconduisant vers ses origines les plus lointaines, la ramenant à son principe même. Se soumettant aux règles du vieil Aristote, son maître, qu'il emprunte à la tragédie : unité d'action autant que de temps et de lieu puisque son objet est la vie et rien qu'elle. Allant chercher sa substance du côté du poème dont on croit savoir que tous les autres en sont sortis : l'*Odyssée* d'Homère, décalquant la série des épisodes de l'épopée pour en déduire la succession des péripéties du roman, transposant dans le temps, réduisant dans l'espace, produisant la fiction la plus universelle qui soit, puisqu'elle conte aussi bien l'histoire du premier héros que celle du dernier homme.

Qui ?

Un certain Leopold Bloom, Dublinois ordinaire, fils d'un immigré hongrois, juif converti au christianisme, publicitaire de son état, marié et père de famille, dont le roman va relater les pérégrinations indifférentes au sein de la cité irlandaise tant que dure la longue journée du 16 juin 1904, quittant son domicile au matin, s'acquittant de toute une série d'obligations banales, roulant sa routinière existence tout en ruminant la matière de celle-ci, croisant tard le soir un jeune poète du nom de Stephen Dedalus et puis regagnant, pour finir, le refuge douteux de son lit conjugal.

Il est le nouvel Ulysse que réclame le roman moderne, explique Joyce, l'homme moyen dont la médiocrité exemplaire constitue le gage même de son héroïsme insolite : père et fils, amant et mari, citoyen et contribuable, assumant modestement l'ensemble des fonctions qui font un individu, de telle sorte que se dispose autour de lui toute la rosace des rôles sexuels, sociaux et spirituels dont la somme fait l'humaine condition.

Il est H.C.E., « *Here Comes Everybody* », « Voilà N'Importe Qui », selon le nom que *Finnegans Wake* accordera au très problématique personnage du roman suivant de Joyce. Lorsque, chez Homère, le Cyclope Polyphème interroge le roi d'Ithaque afin de connaître son identité, ce dernier lui répond qu'il se nomme : Personne. Tel est Bloom. Et vous ou moi, aussi bien.

II

Je ne sais plus quand j'ai lu pour la première fois *Ulysse*. Je me revois pourtant hésiter longuement devant la vieille édition « Folio » en deux volumes. La librairie était celle qui existait autrefois rue d'Assas, jouxtant la faculté de droit, et où je ne me rappelle pas avoir jamais acheté un autre livre que celui-là. Je revenais du Luxembourg ou bien de Port-Royal. Disons que je devais avoir seize ou dix-sept ans. J'ai presque oublié tout le reste, sinon ma perplexité d'enfant. L'illustration dans le style qui était alors celui des couvertures de la collection : un montage coloré d'images juxtaposant le visage photographié du romancier irlandais, verticalement coupé en deux, et le buste du poète grec sur fond vert phosphorescent de mer d'Irlande. Le prière d'insérer : un extrait qui paraissait avoir été choisi au hasard, dont je ne saisisais pas le sens et dont je ne voyais pas de quel ouvrage il pouvait bien constituer, aux yeux d'un éditeur, le résumé acceptable.

D'un tel livre, ni à l'école ni ailleurs, personne n'avait pu raisonnablement me parler. Lectures ? Je veux dire : après les livres illustrés, à côté des bandes dessinées et des romans de mon âge. À l'école primaire : les contes et légendes du monde entier, avec une prédilection pour l'Antiquité et donc, aussitôt, Homère, Virgile

et Ovide. Au collège : la révélation soudaine via Sartre et puis Camus, le grand romantisme un peu niais dont se saoulent les adolescents lorsque les frappe l'évidence vide de leur liberté dans un univers absurde. Au lycée : poésie et philosophie, Nietzsche et Kierkegaard. Mais Joyce, non, décidément non, je ne vois pas par quel hasard son livre a pu tomber entre mes mains.

À *Ulysse*, je n'ai certainement rien compris. On ne pénètre pas impréparé dans un tel texte. Si je pouvais comprendre aujourd'hui mon incompréhension d'alors, je saurais tout du très jeune homme que j'étais. À supposer que je m'en soucie seulement.

À l'été 1983, j'avais vingt et un ans, j'ai passé un mois de vacances studieuses à Dublin, perfectionnant mon anglais et suivant des cours sur la littérature irlandaise que l'on donnait à Trinity College. Déjà, certainement, je ne doutais pas qu'*Ulysse* fût *mon* livre. Et si j'étais parti là-bas, pour mon deuxième voyage en Irlande, c'était avec l'idée d'en revendiquer sur place l'exclusive propriété : « Eh oui, j'étais jeune... Bravo pour le sinistre crétin ! Brrr ! Personne ne vous voyait ; ne racontez ça à personne. »

« *Hurray for the Goddamned idiot ! Hrray ! No-one saw : tell no-one* », se dit à lui-même Stephen Dedalus lorsqu'il se rappelle sa toute récente jeunesse et la dérision de ses prétentions d'autrefois : être quelque chose comme un grand homme, mieux : un écrivain, dominer du haut de sa pensée la médiocrité de son siècle. La honte anéantissante de se rappeler l'arrogance d'avoir eu vingt ans. Et l'arrogance éhontée, plus tard, de s'imaginer valoir désormais davantage que celui que l'on fut.

Ulysse : mon livre. Je me suis rendu dans une librairie voisine de l'université – peut-être était-ce Hodges Figgis dans Dawson Street

– pour en acheter un exemplaire – dans la collection des « Penguin Modern Classics ». Incapable d’accomplir l’effort de concentration qu’il faut pour déchiffrer continûment, de la première à la dernière ligne, la langue si difficile de Joyce. Mais sachant déjà assez d’anglais pour pouvoir retrouver dans le texte les quelques paragraphes que j’aimais et en saisir le sens, à peu près.

S’il faut dire vrai, je ne fais guère mieux aujourd’hui.

Pendant longtemps – vingt-cinq ans – j’ai relu souvent les mêmes pages.

Borges : comme tout le monde, je n’ai jamais lu *Ulysse* mais j’en relis avec plaisir certains passages. Barthes dit à peu près la même chose d’*À la recherche du temps perdu* : l’avantage avec Proust, c’est que chaque fois qu’on le relit, on ne saute pas les mêmes endroits du livre.

Certains romans excèdent tellement la lecture qu’on peut en faire. C’est pourquoi, au fond, ils insupportent assez vite la plupart de ceux qui les lisent et qui, faute de faire preuve d’assez de modestie et de persévérance, préfèrent incriminer leurs auteurs plutôt que de faire l’aveu de leur propre insuffisance, les accusant d’avoir signé de faux chefs-d’œuvre – c’est ce que Gide disait déjà d’*Ulysse* –, ouvrages devant lesquels s’inclinerait seulement la déférence hypocrite d’un certain snobisme. Imaginez Proust et Joyce paraissant aujourd’hui et comparaisant devant le tribunal populaire de l’internet. Je vous laisse imaginer. Ce serait certainement sanglant et écœurant de bêtise satisfaite.

Moi, j’étais arrogant mais modeste en même temps, et plutôt persévérant. J’ai donc lu. Trois ou quatre chapitres, toujours les

mêmes, incessamment repris, perpétuellement cités et auxquels je revenais dans chaque édition nouvelle dont je faisais l'acquisition, celle de la « Pléiade », avec son gigantesque appareil critique, parue en 1995 à un moment de ma vie où j'avais autre chose en tête et achetée seulement quelques années plus tard quand j'en ai eu les moyens, puis la nouvelle traduction de 2004, nue de notes. Comme si toute la matière du livre s'était contractée et tenait désormais dans une sorte de digest que je m'étais constitué pour moi-même et qui racontait seulement l'histoire qui m'arrangeait : celle de Stephen Dedalus assumant avec grandiloquence et ironie sa condition solitaire de poète, errant sur la plage de Sandymount, développant au sujet de Shakespeare sa théorie supposée délirante de la création littéraire, et puis quelques bribes de Bloom quand même, sa méditation amère sur le temps et l'épisode halluciné de son changement de sexe, avec, bien sûr et pour finir, comment faire autrement ?, le chant sidérant de beauté du tout dernier chapitre.

Pourquoi *Ulysse*? Je ne sais pas. Peut-être moins pour le livre lui-même que pour une certaine idée que je m'en faisais avant même de l'avoir lu, c'est vrai.

L'idée même qu'exprime Borges dans son « Invocation à Joyce » lorsque, parlant pour tous ceux qui connaissent la vanité amère de l'art, il met à part l'auteur d'*Ulysse* comme si lui seul avait su accomplir ce que tous les autres ont simplement entrevu dans leurs rêves :

*Qu'importe la tristesse s'il y a eu dans le temps
Quelqu'un qui s'est dit heureux*

Et aussi :

*Je suis les autres. Je suis tous ceux
Qu'a rachetés ta rigueur obstinée.
Je suis ceux que tu ne connais pas et que tu sauves.*

Oui, je devais confondre un peu Joyce avec l'image, assurément fausse, qu'en donne un tel poème. Et je devais me prendre moi-même (*Hrray! Brra!*) pour un personnage de Borges, cet homme qui est tous les autres sans en être aucun et qui, dans la défaite à laquelle il consent, accède à un salut secret, laissant la rétribution de la gloire au héros qui, à l'écart, se tient dans la lumière :

les ors de ton ombre

dit le poème.

Je suis loin désormais de croire à tout cela, je pense : loin de croire qu'un salut existe, et même s'il est réservé à un seul et que c'est en « communion » avec cet « un seul » (quel mot employer sinon celui de « communion » ?) que l'on accède à ce salut. Ou bien : si ce salut existe malgré tout, l'ironie est qu'il n'opère aucunement dans cette vie, ni dans aucune autre d'ailleurs. Et, comme il l'écrit de Shakespeare, Joyce lui-même, autant que tous les autres, fut pour finir cet homme aussi, moins le vainqueur exceptionnel du labyrinthe ordinaire à qui un dieu accorde la vision unique de la rose céleste qu'« un vieux chien léchant une vieille plaie », individu qui, même s'il a « possédé la vérité dans une âme et un corps », se retrouve, comme n'importe qui, *at the end of the day*, « incapable d'avoir tiré leçon de la sagesse qu'il a formulée ou des lois qu'il a révélées ».

Quelque chose, encore, me touche pourtant dans les vers que Borges consacre à Joyce, comme si ce poème, étrangement,

je l'avais écrit moi-même : semblable à la fleur séchée que l'on retrouve entre les pages d'un vieux livre oublié où on l'a laissée un jour et qui rappelle soudain l'ancienne folie d'une foi fanée.

Quelqu'un a cru en tout cela. Et ce « quelqu'un » était moi. Fantôme envolé en fumée.

Un jour, j'ai fait le ménage dans ma vie. Convaincu que plus rien ne me restait. Jetant tout – et notamment les cahiers où, adolescent, comme tout le monde, j'écrivais les œuvres complètes du « sinistre crétin » que j'étais, le premier volume de ses œuvres complètes. Comme j'ai eu raison ! « Rappelle-toi tes épiphanies écrites sur des feuilles vertes, ovales, profondément profondes, exemplaires à expédier en cas de décès à toutes les grandes bibliothèques du monde, y compris celle d'Alexandrie ? » La honte et l'arrogance, *bis* et *ad libitum*...

Si bien que la chose écrite la plus ancienne de moi que je conserve doit être ce mémoire de maîtrise (comme l'on disait encore à l'époque) consacré au mythe du labyrinthe (dans les œuvres de James Joyce, Jorge Luis Borges et Alain Robbe-Grillet) et soutenu à la Sorbonne en juin 1985 (je venais donc d'avoir vingt-trois ans) sous la direction de Monsieur le Professeur Pierre Brunel (sans la bienveillance duquel je n'aurais certainement jamais eu l'idée de donner une suite à ces pages et, comme il me l'avait d'ailleurs lui-même fort sagement conseillé, serais certainement retourné aux études plus sérieuses dans lesquelles je m'étais d'abord engagé, devenant ce « quelqu'un d'autre » dont je ne peux plus rien savoir, ne m'embarquant pas dans toute cette histoire un peu dérisoire d'avoir écrit qui me tient jusqu'ici).

Comme quoi !

« Ici il médite de choses qui ne furent pas : ce que César aurait pu accomplir s'il avait accordé foi au devin : ce qui aurait pu être : possibilités du possible en tant que possible : choses non connues : le nom porté par Achille lorsqu'il vivait parmi les femmes. »

Sinon dans les rayons de celle d'Alexandrie, il doit exister un exemplaire des pages dactylographiées (puisque tout cela se passait à l'ère médiévale de la machine à écrire) de ce vieux travail quelque part dans la bibliothèque de la Sorbonne. À supposer que celle-ci conserve un tel fatras parmi tout le papier depuis des siècles accumulé dans son enceinte : « Quand on lit ces pages étranges de quelqu'un disparu il y a longtemps on a l'impression de ne faire qu'un avec quelqu'un qui un jour... »

Quand j'ai lu pour la première fois *Ulysse*, j'avais un peu moins que les vingt-deux ans (seize ? dix-sept ?) qui, dans le livre, sont l'âge de Stephen Dedalus – si l'on part du principe que le personnage est bien le romancier lui-même, *as a young man*, ou du moins l'image qu'il en propose, et que, puisqu'ils partagent à peu près la même biographie, il n'est pas invraisemblable qu'ils aient tous deux la même date de naissance. Soit : le 2 février 1882, jour de la Chandeleur, sous le signe du Verseau et le règne de Victoria.

Aujourd'hui que je relis *Ulysse* (pour la dixième fois peut-être et même si, comme tout le monde, je n'ai jamais fait qu'en revenir toujours aux mêmes passages à défaut de pouvoir lire ce roman dans son entièreté), j'ai quarante-huit ans. C'est-à-dire bien davantage que Leopold Bloom dont le roman nous dit qu'il naquit en 1866. Ce qui lui fait donc trente-huit ans (dix de moins que moi) ce jour du 16 juin 1904 où se déroule toute l'histoire.

Hier : plus jeune que le plus jeune des deux personnages. Désormais : plus vieux que le plus vieux. Avec de l'un à l'autre de ces deux moments, quelque chose d'aussi bref qu'un claquement de doigts, un cillement de cils dans le temps. Ayant changé de place et sans doute de peau aussi, passé de l'un à l'autre des deux versants de la vie disposés autour de cet improbable milieu, de ce sommet supposé que Dante, au début de sa *Comédie*, situe à l'âge de trente-cinq ans. J'ai rangé *Ulysse* dans ma bibliothèque, jeune homme et même adolescent. Je l'y retrouve et l'en tire, adulte, vieilli, pour ne pas dire : vieux. Et, bien sûr, ce n'est plus la même bibliothèque ni le même livre non plus. Le temps que s'accomplisse ce geste, le volume posé et repris, trente années ont passé comme dans un rêve : longues comme l'éternité, brèves comme une seconde.

Un roman est un miroir, tout le monde sait cela. Mais il ne se promène pas le long d'un chemin. Il reste imperturbablement fixe et vide comme la vérité, accueillant la succession indifférente de toutes les images de la vie qui passent et comparaissent tour à tour devant lui. C'est celui qui se regarde en lui qui change. Qui j'étais hier, qui je suis aujourd'hui...

III

L'écriture d'un roman est un calcul conduit sur le temps.

Joyce ne cesse de compter. C'est son obsession et sa superstition. Dans son livre – qui, pourtant, proclame sans doute que rien n'en a vraiment un –, il veut à tout prix que tout ait un sens, et particulièrement le temps qu'il met dedans.

L'idée première d'*Ulysse* lui est venue, dit-il, en 1906, sous la forme d'une nouvelle qui aurait pris place à la suite de celles qui composent *Dubliners*. Et c'est en 1914 que commence vraiment l'écriture du roman tandis que paraît *Dubliners*, qu'il compose *Giacomo Joyce* et achève les deux derniers chapitres de son *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Les premiers extraits sont publiés en 1918 dans la *Little Review*, la suite en feuilleton. Le roman est terminé en 1921. Et c'est l'année suivante, le jour même de son quarantième anniversaire, le 2 février 1922, qu'il paraît. À Paris, comme on sait.

Sept ans donc pour écrire *Ulysse*. Mais un tel calcul est trop approximatif. Joyce préfère compter en heures le temps de son travail comme le ferait un ouvrier consciencieux et méfiant produisant à mesure les preuves de son labeur. À Harriet Shaw Weaver, au soutien financier de laquelle il doit d'avoir pu faire vivre sa famille et mener à bien son ouvrage, dans une lettre du 24 juin 1921, alors qu'il touche presque au but, il déclare évaluer à vingt mille heures le temps passé sur son manuscrit.

C'est son *Odyssée* à lui, Nemo dans son Nautilus, aux commandes de son engin submersible.

Sept ans d'un autre temps que celui de son temps. Décroché de l'Histoire. Isolé du siècle.

Tout occupé par son entreprise, Joyce déclarera avoir à peine remarqué qu'une guerre avait eu lieu tandis qu'il écrivait son *Ulysse*. Il se penche sur son papier tandis que le conflit éclate et, lorsqu'il relève la tête, la paix est revenue et une autre ère a commencé pour l'humanité. L'horreur des combats, l'enfer du feu et des tranchées, les alertes au gaz, les membres mutilés et les visages défigurés, les

familles et les villages décimés, toute cette folie, ce serait encore trop dire que de prétendre qu'il les connaît par ouï-dire. Il ne sait de la situation que les petits embarras qu'elle lui vaut, l'obligeant à quitter Trieste (en pays ennemi) pour se réfugier à Zurich (en territoire neutre) le temps que cessent les hostilités. De l'épreuve terrible dont toute l'époque est sortie, il semble n'avoir eu que faire. Sa distraction est énorme. Si l'on y tient, elle est inexcusable. Mais Joyce ne se sent coupable de rien, *Ulysse* est son alibi et son sauf-conduit.

Après ses vingt mille heures de croisière, parmi des monstres et des merveilles, sans jamais quitter la quiétude des abysses, son sous-marin de poche refait surface dans les eaux de la Seine quand, en 1920, il s'installe, un peu par hasard, à Paris. Il est tout à fait semblable au héros de ce conte universel que connaît même le folklore japonais et qui, enfant ravi au rivage, devient l'hôte enchanté d'un paradis aquatique où il croit ne passer qu'une journée mais qui, quand il retrouve la terre ferme, découvre que des lustres ont passé et que rien ne reste du monde où il vivait.

Dans son roman, dans l'unique journée que relate celui-ci, Joyce fait tenir tout le temps de sa vie et, avec lui, celui de l'Humanité tout entière, au regard duquel même la plus grande catastrophe du siècle prend des allures d'anecdote.

Comme tout projet conséquent, celui de Joyce vise à toucher au calendrier.

Sa folie est moindre que celle de Nietzsche, cependant. Il ne prétend pas comme ce dernier exiger que l'on compte désormais les années à partir de la date instituée par lui du 30 septembre 1888. Il veut juste laisser une entaille à lui dans le bois du temps, ouvrir

une incision légère dans l'épaisseur de la durée – ce à quoi vise tout roman, au fond, c'est du moins, si je m'en souviens bien, ce que j'ai dit, après beaucoup d'autres sans doute, dans le premier que j'ai écrit. Une sorte de graffiti, de tag, de monument si l'on veut, de mémorial plutôt, modeste comme la marque tracée au canif par deux très jeunes gens dans un parc, sur l'écorce d'un arbre ou le bois d'un banc public, au lieu de leur premier baiser, un signe adressé à personne et qui témoigne qu'en ce lieu, comme dit Lamartine, ils se sont aimés. Quelque part, Faulkner, assez avare de grandes déclarations sur l'art, confie qu'un livre n'est rien d'autre qu'une inscription semblable signifiant qu'un jour, quelqu'un a été là. Et comme le veut une chanson : le cœur est effacé mais la flèche demeure.

Le 16 juin 1904, donc. La chaste université s'est longtemps contentée de suggérer que ce soir-là, dans l'obscurité propice d'une promenade de bord de mer, James Joyce et Nora Barnacle avaient romantiquement échangé leur premier baiser. Heureusement, il est aussi des historiens plus scrupuleux pour rétablir la vérité et ne pas taire que, d'après ce que l'on sait, en un geste qu'elle estimait approprié en cette époque d'avant la contraception, geste coutumier des jeunes Irlandaises d'alors et dont elle semblait posséder déjà la pratique, Miss Barnacle avait déboutonné la braguette de Mr. Joyce, s'était munie de son mouchoir et l'avait fait jouir dans sa main.

Et de cet événement-là, en chroniqueur très sentimental de sa propre existence, l'auteur d'*Ulysse* fait donc l'une des dates nouvelles de l'histoire universelle.

Disons plutôt qu'il veut ajouter son grain de sel à l'éphéméride.

Et le plus fort est qu'il y parvient, de telle sorte que le 16 juin est désormais connu sous le nom de *Bloomsday*, célébré à Dublin et ailleurs, comme si l'on fêtait à cette date-là un saint un peu particulier s'ajoutant à ceux que connaît l'Église catholique. Ou bien qu'on commémorait un événement national. Bloom canonisé par la grâce d'un roman et élevé ainsi au rang de nouveau saint Patrick.

Imagine-t-on, aux côtés du 14-Juillet, voire en lieu et place de celui-ci, que l'on honore pareillement à Illiers et dans tout le pays, à supposer qu'on en connaisse la date, le jour où Marcel Proust porta sa fameuse madeleine à ses lèvres ?

Et l'affaire ne va pas sans quelque manipulation : Joyce déplace quelques-uns des événements de sa vie – les semaines où il enseigne comme maître d'école à Dalkey, sa brève cohabitation dans les murs de la tour Martello avec Trench et Gogarty, la rixe dont il est la victime et à l'occasion de laquelle un certain Alfred Hunter, modèle de Bloom, lui porte secours –, attribuant tous ces épisodes de son existence au jeune Stephen Dedalus et s'arrangeant pour les faire coïncider fictivement avec le moment de sa rencontre avec Nora Barnacle.

Comme si cet instant magnétique attirait à lui tous les autres et qu'un romancier était dans son droit lorsque, pour une telle cause, il réinventait souverainement la chronique de son passé, toute la période conduisant d'avril 1903 à octobre 1904, c'est-à-dire séparant le moment où il rentre de Paris pour se rendre au chevet de sa mère mourante de celui où il repart pour le continent (vers Zurich puis Trieste), se trouvant ramassée afin de tenir dans cette seule journée du 16 juin 1904, qu'il élit arbitrairement et de préférence à n'importe quelle autre, l'imposant dans les annales de la mémoire universelle.

L'action d'*Ulysse* – si l'on peut employer un tel terme pour un livre dont le principe même consiste à renoncer au romanesque et à l'intérieur duquel, du coup et si l'on veut, il ne se passe rien – se déroule de huit heures du matin le 16 juin 1904 à deux heures du matin le jour d'après, de l'aube à la nuit profonde qui la suit. Soit une durée de dix-huit heures au total. À condition toutefois de ne pas tenir compte du dernier chapitre qui, n'ayant ni commencement ni fin, se place explicitement sous le signe de l'infini.

Dix-huit heures pour dix-huit chapitres. Sans pour autant qu'à chacune des heures corresponde un chapitre puisque le livre raconte plusieurs histoires qui se déroulent simultanément et que la durée des épisodes varie comme leur longueur. Tout cela étant conçu avec l'esprit le plus systématique qui soit, comme en témoignent les documents communiqués par l'auteur à certains de ses lecteurs et connus sous les noms de « Schéma Linati » et de « Schéma Gorman », plans de travail qui établissent tout un ensemble de correspondances. À chaque chapitre du roman, l'heure de la journée à laquelle il se situe, le lieu de Dublin où il se déroule, le chant de l'*Odyssee* qu'il reprend mais aussi la couleur, l'organe, l'art, le symbole, la technique sous le signe desquels il se place.

La lecture à haute voix du roman – que des comédiens ont souvent faite – exige sans doute davantage de temps que les dix-huit heures au cours desquelles celui-ci est censé se dérouler. Mais j'imagine que, à supposer qu'il dispose de la concentration suffisante qui sans doute excède les capacités de quiconque, un individu qui commencerait à lire le roman un jour, à huit heures du matin, à condition de se livrer exclusivement à cette activité, pourrait parvenir à la dernière page pendant la nuit qui suit. Tel serait le lecteur idéal d'*Ulysse*.

Je ne suis pas ce lecteur.

Godard, à la fin d'*Histoire(s) du cinéma*, citant Péguy, je crois : « Il me faut une journée pour faire l'histoire d'une seconde, il me faut une année pour faire l'histoire d'une minute, il me faut une vie pour faire l'histoire d'une heure, il me faut une éternité pour faire l'histoire d'un jour, on peut tout faire excepté l'histoire de ce que l'on fait. »

Joyce aurait pu passer l'éternité à écrire *Ulysse* et il n'en aurait pas pour autant épuisé le temps de cette seule journée. De même, il faudrait consacrer une éternité semblable à lire un tel livre et l'on n'en aurait pourtant pas fini. L'auteur était encore au-dessous de la réalité lorsque, inhabituellement modeste, il prétendait avoir donné avec son œuvre quelques siècles de travail à l'université planétaire. C'est bien plus qu'une poignée de siècles qu'il faudrait puisque, dans un grand roman, chaque page, chaque phrase, chaque mot ouvre un vide sur lequel la pensée se penche et où l'absorbe l'interminable méditation du temps.

On pourrait consacrer toute son existence à lire *Ulysse* – certains d'ailleurs le font –, et les jours, les mois, les années dépensés dans un tel exercice recevraient le dépôt du récit se décantant à mesure dans ce récipient immatériel. De même, on peut lire *Ulysse* en une journée peut-être, en un mois, une année, comme je m'appête à le faire, et assister au phénomène inverse par lequel c'est son existence à soi qui se dispose d'elle-même dans le réceptacle du roman organisé selon la succession de ses chapitres.

Le roman consiste en une telle opération de conversion du temps, du livre à la vie, de la vie au livre. Et elle est impossible

puisque chacune de ces durées concurrentes est à la fois le contenant et le contenu de l'autre, sans pourtant parvenir à inclure tout à fait ce en quoi elle se trouve cependant incluse : le temps du livre déborde celui de la vie comme le temps de la vie déborde celui du livre. Quelque chose résiste et insiste qui en appelle à un perpétuel recommencement, avec chaque nouveau jour qui vient.

Non, l'éternité ne serait pas assez. Il faudrait davantage. «L'éternité et un jour», comme l'écrit superbement Shakespeare. «*For ever and a day*». Un jour nouveau vient toujours et c'est toujours un jour en plus qui s'ajoute à l'éternité et par lequel celle-ci n'en finira jamais.

Déjà l'éternité a eu lieu et c'est un autre jour qui vient.

PREMIÈRE PARTIE

TÉLÉMACHIE

Chapitre 1

TÉLÉMAQUE

Un recommencement

<i>Heure</i>	Huit heures du matin.
<i>Scène</i>	À Sandycove, au bord de la mer, au sud-est de Dublin, la tour Martello, domicile de Dedalus.
<i>Référence</i>	Les premiers chants de l' <i>Odyssée</i> . Ulysse absent depuis vingt ans, Ithaque est aux mains des prétendants qui courtisent Pénélope sous les yeux de Télémaque.
<i>Action</i>	Dedalus prend son petit déjeuner avec son ami Buck Mulligan et un Anglais du nom d'Haines.

I

Comment lirait-on l'*Ulysse* de Joyce, demande un critique, si ce roman portait un autre titre? Il y a fort à parier qu'aucun lecteur ne s'aviserait que ce roman constitue la réécriture de l'*Odyssée* d'Homère. Et si Joyce n'avait poussé l'obligeance jusqu'à les indiquer lui-même, il est très probable également que la plupart des allusions à l'histoire du héros grec qui figurent dans le livre seraient restées absolument inaperçues.

La grille mythologique sur laquelle celui-ci est censé reposer a tout de suite pris la place du roman lui-même. En général, on ne lit le livre qu'en raison des références auxquelles il renvoie, considérant comme acquis que le déchiffrement savant de celles-ci suffit, pour l'essentiel, à en saisir le sens. En 1923, dans « *Ulysse* : Ordre et Mythe », T. S. Eliot donne le *la* de toute lecture à venir, expliquant que la révolution accomplie par Joyce consiste en la substitution de la « méthode mythique » à la « méthode narrative » : « En utilisant le mythe, en filant un parallèle ininterrompu entre notre temps et l'Antiquité, M. Joyce adopte une méthode à laquelle

d'autres après lui devront recourir... C'est tout simplement un moyen de contrôle, de mise en ordre, de mise en forme, un moyen pour investir de signification cet immense panorama de futilité et d'anarchie qu'est l'histoire contemporaine... La méthode narrative peut aujourd'hui être remplacée par la méthode mythique. C'est là, j'en suis convaincu, un pas de fait pour que le monde moderne devienne accessible à l'art... »

C'est peu de dire qu'Eliot aura été entendu. Il importe dans le champ du poème la trouvaille du romancier et en tire le principe dont se déduit, pour lui, l'écriture magnifique de son œuvre. Après lui, après eux, les épigones sont si nombreux qu'on ne les compte plus : chaque livre suppose, pour faire chic, sa charade mythologique. Et tout tourne vite au procédé un peu pathétique. Ainsi lorsque, trente ans plus tard, le Nouveau Roman naît et que, dans *Les Gommages*, Alain Robbe-Grillet dispose de façon trop voyante les indices à l'aide desquels interpréter son intrigue policière comme si elle racontait les aventures d'un nouvel Œdipe. Seul Samuel Beckett, prétend-il, ne s'y était pas trompé. Il faut dire que celui-ci avait été, avec Joyce justement, à bonne école.

Du texte de l'*Odyssée* à celui d'*Ulysse*, une conversion s'opère ainsi, qui associe à chaque chapitre du roman un épisode du poème. Et l'on croit avoir compris le principal lorsque l'on a rétabli le lien qui noue à l'histoire nouvelle le modèle dont celle-ci procède.

Pour Homère, quand tout commence, cela fait presque vingt ans qu'Ulysse a quitté Ithaque : dix années à combattre sous les murs de Troie, dix autres à errer ensuite sur la mer, poursuivi par la rancune de Poséidon, puis à se languir, captif mélancolique

absorbé dans la contemplation de l'horizon, auprès de la belle Calypso. Les dieux, du haut de leur Olympe, voient se dérouler toute l'histoire à leurs pieds mais, chez lui, personne ne sait ce qu'il est advenu du héros, s'il est encore vivant ou si ses ossements reposent au fond des eaux. Le palais est aux mains des prétendants qui vivent en parasites, profitant de la fortune du roi absent, attendant que Pénélope consente à dire lequel d'entre eux elle prendra pour mari. Et le jeune Télémaque assiste, impuissant, au spectacle arrogant que donnent tous ces petits seigneurs qui ont élu domicile chez lui et qui profitent impunément de son bien.

« Le combat du fils dépossédé » : tel est le thème, *dixit* Joyce, du premier chapitre de son roman. Télémaque se nomme Stephen Dedalus. Il loge dans la tour Martello qui surveille la côte, sur le site de Sandycove, une sorte de « bunker » désaffecté comme il en existait beaucoup d'autres tout autour du pays, bâtis autrefois pour dissuader la marine française de débarquer afin d'envahir l'Irlande – ou de la libérer, c'est une question de point de vue –, domicile de fortune aux allures de donjon médiéval (aujourd'hui transformé en musée à la gloire de l'écrivain) et qu'il partage avec l'un de ses amis, Buck Mulligan, et avec l'hôte de celui-ci, un Anglais du nom d'Haines. Tous deux « squattent » un peu chez lui, obligeant Dedalus à cohabiter avec des individus qui incarnent exemplairement tout ce qu'il réprouve – humainement, moralement, politiquement – et à quoi, en écrivain et en rebelle, il oppose sa fière et intransigeante conscience d'artiste.

Si l'on s'en tient là, la métaphore est limpide : ces deux hommes se sont installés chez le jeune poète, prince privé de son royaume, et ils symbolisent une nation tombée aux mains de l'ennemi et de ceux qui ont pactisé avec lui. Stephen Dedalus quitte son logis au matin du 16 juin 1904 avec l'intention de ne pas y passer une

PHILIPPE FOREST

Beaucoup de jours d'après *Ulysse* de James Joyce



L'*Ulysse* de James Joyce a paru à Paris le 2 février 1922 – date symboliquement choisie par l'auteur car elle était aussi celle de son quarantième anniversaire. On célébrera prochainement le centenaire de ce monument de la littérature mondiale qui, étonnement, semble compter aujourd'hui autant de détracteurs que d'admirateurs. Un roman illisible, dit-on parfois, inutilement compliqué, fastidieusement cérébral, le faux chef-d'œuvre par excellence... Avec *Beaucoup de jours* – publié pour la première fois il y a une dizaine d'années –, Philippe Forest prend et gagne le pari de prouver qu'il n'en est rien et démontre avec aisance et clarté qu'il est possible de lire et de donner à lire un pareil ouvrage. Il propose un guide pour ce livre-labyrinthe qu'est *Ulysse* et, en même temps, un essai très personnel dans lequel le lecteur qui le souhaite retrouvera l'écho de certains des romans de l'auteur de *L'enfant éternel*, de *Sarinagara* et du *Chat de Schrödinger*. Car *Ulysse* est un grand roman qui, dans ses dernières lignes, fait résonner le splendide « oui » à la vie de son héroïne, un ouvrage toujours aussi actuel qu'essentiel, destiné à tous les lecteurs de bonne volonté et qui offre à chacun la chance d'un formidable rendez-vous avec lui-même.

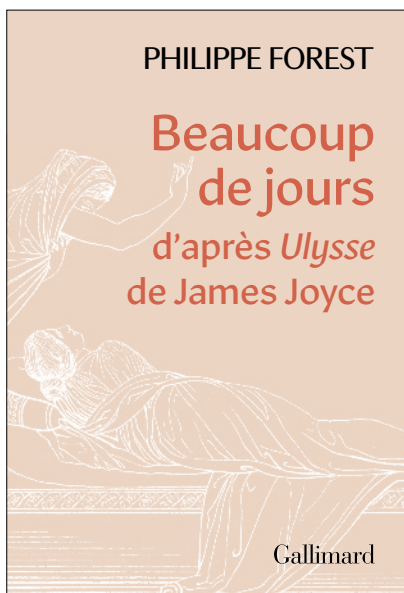
Romancier et essayiste, Philippe Forest est notamment l'auteur de L'enfant éternel (prix Femina du premier roman), Sarinagara (prix Décembre) et Crue (prix de la Langue française).

Minerve, sous les traits de la sœur de Pénélope, annonce à cette Reine le retour de son fils Télémaque, d'après une gravure de John Flaxman, pour L'*Odyssée*, 1810.



G05369 ISBN 978-2-07-294189-4 22-I 22 €

9 782072 941894



BEAUCOUP DE JOURS

Philippe Forest

Cette édition électronique
du livre *Beaucoup de jours* de Philippe Forest
a été réalisée le 23 décembre 2022 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072941894 - Numéro d'édition : 379661).
Code sodis : U37846 - ISBN : 9782072941900.
Numéro d'édition : 379662.